PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS...	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$13.15	$7.35	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. — NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 31 DECEMBRE 1907 — 81ème Année.

LE DRAME DES POISONS.

Parlant de cet épisode célèbre, qui éclaire d'une si terrible lumière la fin du XVIIe siècle, Albert Sorel s'exprime ainsi :

"Toute l'intrigue, toutes les péripéties, toutes les invraisemblances même du drame noir s'y déploient : c'est la réalité, elles dépassent les inventions de théâtre les plus audacieuses. Je comprends que ces terribles sujets aient tenté les dramaturges, que les plus habiles aient hésité et que les moins adroits aient été découragés."

Plus habile que les plus habiles, M. Victorien Sardou n'a pas hésité et un succès éclatant a répondu à son admirable effort. Mais je n'ai pas ici à faire le critique dramatique.

L'idée première du "Drame des Poisons" revient à Ferdinand Brunetière. Un jour, une date que je n'oublierai pas, aussi bien par elle-même elle était singulière —c'était un jour de l'An, le 1er janvier 1893 — Brunetière me fit venir dans son bureau, à la "Revue des Deux-Mondes," pour me demander d'écrire une série d'articles sur l'affreuse tragédie qui avait ému toute la cour de Louis XIV. De nombreux documents concernant ce procès fameux avaient été publiés par François Ravaisson dans ses précieuses "Archives de la Bastille."

"Mais je vois, me disait Brunetière, par le catalogue de documents relatifs à cette affaire que vous venez de faire paraître, que Ravaisson n'en a publié qu'une faible partie."

J'hésitai beaucoup. Il y avait, dans tout cela, tant de dames masquées, de souterrains ténébreux et de cérémonies à la fois bizarres et malpropres dans des clairières, au clair de la lune ! Comme dit l'autre : "Cela ne me chantait pas". Ce n'est que le jour où, ayant dépouillé le dossier particulier de la terrible sorcière, la Voisin, dossier que Ravaisson avait laissé en dehors de sa publication, et les documents la concernant conservés à la Bibliothèque de Rouen, que je commençais d'être ébranlé. La physionomie de Catherine Deshayes, femme d'Antoine Monvoisin, dite la Voisin, apparaissait là sous un jour qui la rendait, on ne dit pas digne de sympathie—c'était une horrible créature—mais digne d'intérêt.

Catherine Monvoisin, dite la Voisin, a bien été la devineresse que M. Victorien Sardou vient de mettre en scène, gagnant annuellement de cent à cent cinquante mille francs de notre monnaie, habitant à la Villette, vis-à-vis Gravais une maison meublée avec luxe, subventionnant de grandes entreprises, contribuant à fonder des manufactures, curieuse des progrès scientifiques et industriels ; au reste, croyant sincèrement à ses diableries et en l'alchimie—ce qui lui coûta très cher. Comme le lui fait si bien dire M. Sardou : elle s'efforçait de se tenir également bien avec Dieu et avec le diable en tâchant de les contenter tous les deux ; ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs d'appuyer sur une psychologie très fine les procédés de sa magie blanche ou noire. Elle dut avouer elle-même qu'elle lisait beaucoup plus dans l'expression des visages que dans les lignes de la main.

Les dossiers de la Voisin conservent jusqu'aux détails de l'ameublement, les comptes des fournisseurs qui livrèrent à la sorcière les vêtements dont elle se paraît. Elle rendait ses oncles vêtue d'une robe et d'un manteau spécialement tissés pour elle, qu'elle avait payés 15,000 livres (75,000 francs de valeur actuelle). C'était ce qu'elle nommait sa "robe d'Empereur". Les merveilleuses toilettes de Mme de Montespan elle-même, "d'or sur or, rebrodé d'or....", ne brillaient pas d'un plus grand éclat. Le manteau en était de velours cramoisi, semé de 205 aigles "employées, à deux têtes, d'or fin", et doublé de fourrures précieuses ; la jupe était en velours vert d'eau, drapé de point de France. Les souliers portaient eux-mêmes des broderies d'aigles employés à deux têtes, d'or fin. Le seul tissage des aigles sur le manteau avait coûté 1,100 livres, plus de 5,000 francs d'aujourd'hui.

Enfin, la Voisin était une manière d'artiste ; un peu rudimentaire, peut-être. La Bibliothèque de l'Arsenal possède un certain nombre de dessins qui sont son œuvre, des têtes d'expression, dans le goût de Lebrun — avec moins de talent. Elle cultivait avec beaucoup de soin ce qu'elle nommait la "physionomie". Si l'on ajoute qu'elle avoua à l'instruction 2,500 crimes capitaux, on constatera que cette grosse petite dame n'était pas une personne ordinaire.

Néanmoins, ce type de sorcière, si différent de celui qu'a décrit, ou, pour mieux dire, que s'est imaginé Michelet, ne pouvait suffire à donner du corps à un travail historique. En étudiant par le détail l'organisation de la police sous Louis XIV, on apprend à connaître une admirable figure de magistrat, le véritable héros de l'Affaire des Poisons—Nicolas de La Reynie.

Saint-Simon, de qui la plume incisive a déchiré des réputations qui semblaient de la trame la plus forte, s'arrête avec respect devant Nicolas de La Reynie, bien que les fonctions dont il était revêtu fussent pour lui un sujet d'horreur.

C'est à La Reynie que nous devons toute l'organisation de la police parisienne, telle qu'elle a subsisté, à travers toutes nos révolutions, jusqu'à nos jours. Les changements apportés depuis qu'il a fixé son œuvre, sont insignifiants. Admirable magistrat, admirable administrateur, il était encore un fin lettré, érudit en correspondance suivie avec Baluze, faisant acheter et collationner des manuscrits grecs et latins, protecteur compétent de l'imprimerie, bibliophile,—le plus illustre des bibliophiles, puisque c'est à lui que nous devons la conservation du texte primitif de Molière.

Et, par-dessus tout, un haut et magnifique caractère. Durant cette longue et terrible affaire des Poisons, abrité dans sa conscience de magistrat, il n'entendit les cris et les menaces de tant d'intérêts et de colères surexcités contre lui, que comme les cris d'une foule lointaine.

Trois sentiments le dominaient et dirigeaient toute sa vie : le sentiment religieux, qui se traduisait par une piété forte, saine et simple, une piété d'homme tranquillement convaincu de la vérité de sa foi ; l'amour de son roi, un amour fait de respect et d'admiration, avec des nuances d'affection, une affection semblable à celle d'un fils pour son père et tenant aussi d'un culte religieux ; enfin, le sentiment de son rôle de magistrat, avec un inébranlable respect de la justice.

Et tel il apparaît bien dans la pièce de M. Victorien Sardou ; mais M. Sardou, pour des raisons de théâtre, a été obligé de le dépouiller d'une partie de son rôle, et de son caractère, pour les passer à un personnage d'invention, personnage épisodique, qui devient ainsi personnage principal ; exigences de la scène ; l'effet en est charmant, s'il est vrai que l'historien doive le regretter.

Enfin, l'imposante et émouvante figure de Mme de Montespan. M. Sardou a marqué, en une scène admirable d'émotion et de vérité, l'heure de la disgrâce.

"Le Père de La Tour tira d'elle un terrible acte de pénitence : ce fut de demander pardon à son mari et de se remettre entre ses mains. Elle écrivit elle-même, dans les termes les plus soumis, et lui offrit de retourner avec lui, s'il daignait la recevoir, ou de se rendre en quelque lieu qu'il voulût lui ordonner. A qui a connu Mme de Montespan, dit Saint-Simon, c'était le sacrifice le plus héroïque. Elle en eut le mérite, sans en essuyer l'épreuve. M. de Montespan lui fit dire qu'il ne voulait ni la recevoir, ni lui prescrire rien, ni ouïr parler d'elle de sa vie".

Elle n'avait plus aucun rapport avec la Cour, les ministres, les intendants, les juges ; ne demandant plus rien, ni pour elle, ni pour les siens, et employant les immenses revenus qu'elle devait à Louis XIV en aumônes incessantes et d'une libéralité inouïe, et en fondations pieuses.

"Belle comme le jour, dit Saint-Simon, et jusqu'au dernier moment de sa vie".

"Peu à peu, elle en vint à donner presque tout ce qu'elle avait aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages bas et grossiers, comme des chemises et d'autres besoins semblables, et y faisait travailler ce qui l'environnait. Sa table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la plus frugale ; ses jeûnes furent multipliés, sa piété interrompait sa compagnie et le plus petit jeu auquel elle s'amusait et, à toutes les heures du jour, elle quittait tout pour aller prier dans son cabinet. Ses macérations étaient continuelles ; ses chemises et ses draps étaient de toile jaugre la plus dure et la plus grossière, mais cachés sous des draps et une chemise ordinaires. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer qui lui faisaient des plaies ; et sa langue, autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence".

Dès la première atteinte du mal qui devait l'emporter, elle vit que sa fin était proche. Ce fut à Bourbon, le 27 mai 1707.

"Elle profita d'une courte tranquillité pour se confesser et recevoir les sacrements. Elle fit auparavant entre tous ses domestiques, jusqu'au plus bas, une confession publique de ses péchés publics et demanda pardon du scandale qu'elle avait si longtemps donné, même de bas humagrs avec une humilité si âpre, si profonde, si pénitente que rien ne put être plus édifiant. Elle reçut ensuite les derniers sacrements avec une piété ardente. Les frayeurs de la mort qui, toute sa vie, l'avaient si cruellement troublée, se dissipèrent subitement et ne l'inquiétèrent plus".

Elle mourut dans la douceur et dans la paix.

Déjà l'on a reconnu, dans les lignes qui précèdent, l'admirable style de Saint-Simon.

Et ce fut alors—quand, de l'ensemble des textes, les principaux personnages du drame des Poisons se furent dégagés pour apparaître dans toute leur hauteur, en harmonie, dans le bien comme dans le mal, avec cette époque étonnante, et qui marquera, quoi qu'on en ait, l'apogée de notre histoire—que put être reconstituée, dans sa continuité, la trame de cette tragédie, à laquelle échoit aujourd'hui, grâce au génie de M. Victorien Sardou un si grand honneur.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

Essayez-les au déjeuner et vous les reprendrez au dîner.

Uneeda Biscuit

L'aliment le plus nourrissant extrait du froment.

5¢ en boîte hermétiquement protégée contre la poussière et l'humidité

NATIONAL BISCUIT COMPANY

Chronométrie.

Nos pères savaient être de bons vivants. Bien rarement pourvu qu'on ne fût pas en Carême, ils accusaient la longueur du jour ; sa brièveté, seule, les désolait. Aussi leur impatience, narguant un peu les astronomes, devançait-elle le signal qu'attendent les jours pour grandir. Au quinzième siècle, chacun annonçait que, dès le 13 décembre, à la Sainte-Luce :

Le jour croît le saut d'une puce.

Et l'ingénuité commune trouvait d'autres mesures précises pour marquer les premiers pas du jour dans la voie du progrès. Le 21 décembre, à la Saint-Thomas, le jour croît :

Le saut d'un chat ;
A la Noël,
Le saut d'un baudet ;
Au nouvel an,
Le pas d'un sergent.

On ajoutait volontiers, pour le 17 janvier,

A la Saint-Antoine
Le jour croît le repas d'un moine.

Calculer la faite des heures parut longtemps aussi malaisé que calculer la faite des jours. Les montres, au seizième siècle, avaient beau être rondes, carrées ou ovales, hexagonales ou octogonales, avoir la forme d'une fleur de lys ou d'un cœur, d'une tête de mort ou d'un livre, d'une coquille ou d'une étoile, elle se ressemblaient toutes sur un point : elles varient d'un quart d'heure par jour. Même après sa mort, Henri IV ne pouvait savoir exactement l'heure. Vainement, en 1649, la statue du bon roi criait-elle à la Samaritaine sa voisine : "Quelle heure est-il, mademoiselle ?" La Samaritaine répondait : "Hélas ! non, je n'en sais rien moi-même. Quand mon aiguille marque midi, le soleil se lève. Lequel de nous trompe l'autre ?"

Parfois on regrettait presque le procédé familier au roi Saint-Louis et à ses premiers successeurs. Une fois le soleil couché, ils faisaient allumer une chandelle ; puis cette chandelle éteinte, une autre chandelle, de même taille. La succession des chandelles indiquait la succession des heures. Et le mystère de la nuit en était éclairci.

Il est très vrai que l'oreille pouvait connaître ce que l'œil ignorait. Mais les sonneries avaient bien des inconvénients.

On observait déjà, au dix-septième siècle, qu'elles coupent la vie en trop de morceaux et qu'elles troublent la conversation. Et puis, les horloges parlantes bavardaient généralement à contretemps, six fois en une heure, ou huit, ou dix, suivant leur fantaisie. Pour les montres, c'était bien pis ; un amoureux se cachait-il dans une armoire ou dans un coffre ? Sa montre manquait rarement de le trahir. Les montres les plus silencieuses étaient donc les plus prisées. Seulement, la civilité défendait, en compagnie, de consulter sa montre du regard et les ténèbres de la poche semblaient plus épaisses que les ténèbres de la nuit.

On les combattit non sans adresse. Telles montres, au lieu de sonner, frappèrent doucement de légères piqûres le doigt qui les touchait : le nombre des coups disait distinctement l'heure. D'autres portèrent, au sommet de chaque heure, un signe en relief que le simple contact permettait de lire. Les hommes de goût, comme M. de Villayer, eurent, au besoin, une autre ressource ; s'ils voulaient la nuit, et sans battre le briquet, connaître l'heure, il leur suffisait d'avoir une horloge à grand cadran où les heures, gravées en creux, fussent remplies d'épices différentes. Il y avait l'heure de l'anis, du fenouil, du gingembre et du cumin, de la muscade, du girofle ou de la cannelle. Du fond de leur lit, leur doigt cherchait l'aiguille du cadran, la suivait jusqu'au chiffre de l'heure, et confiait ce chiffre à la bouche qui savourait et décidait. M. de Villayer, exactement informé, sans rien entendre et sans rien voir, savait toujours s'il s'éveillait au gingembre trois quarts, à la cannelle moins dix, ou à la muscade et demie.

L'affaire Harden-Von Moltke.

Berlin, 30 décembre—Le nom de la princesse von Saxe-Meiningen, sœur de l'empereur Guillaume d'Allemagne, a été mentionné, aujourd'hui, au cours des débats du procès de Moltke-Harden.

Maximilien Harden a déclaré qu'il avait eu deux entretiens avec la princesse, en présence du docteur Schweninger, et que c'était elle qui lui avait fourni les informations nécessaires pour entamer sa campagne de presse contre le prince d'Eulenbourg et la camarilla de la cour.

Pendant ces entretiens le nom du comte Guillaume d'Hohenau fut mentionné, mais pas celui du comte Kuno de Moltke.

La princesse Charlotte et l'empereur sont en mauvais termes depuis plusieurs années. Le prince Bernhardt, le défunt mari de la princesse, s'était toujours opposé à l'influence prise par d'Eulenbourg à la Cour et il est évident que sa veuve a rempli ses vœux en ruinant la réputation d'Eulenbourg et en lui faisant perdre la faveur dont il jouissait auprès de l'empereur.

Le professeur Schweninger, qui à l'époque fut le docteur attitré du prince de Bismarck, a été ensuite appelé à déposer en témoignage. Le professeur a déclaré que Mme von Elbe, la femme divorcée du comte de Moltke, était parfaitement saine d'esprit et qu'elle avait eu à souffrir à plusieurs reprises des brutalités de son mari.

Les témoins appelés ensuite ont déposé contre Mme von Elbe qu'ils ont représentée comme une femme d'un caractère violent et pas au-dessus de tout reproche.

VENTE ECONOMIQUE

Le moment d'écouler les Vêtements d'Automne et d'Hiver est venu. Nous avons tranché impitoyablement. Rien n'a été réservé.

Costumes de $10.00, $12.00 et $15.00 de la saison dernière à.....	$5.00
Costumes de $12.00, de cette saison à.....	8.50
Costumes de $15.00 et $18.00 de cette saison à	12.00
Costumes de $20.00 et $22.50 de cette saison à	15.00

Un escompte de 20 0/0 sera accordé sur tous les Costumes, Pardessus, Pantalons de qualité supérieure ; Costumes de Garçons et d'Enfants, etc.

Rien d'égal à CES PRIX a jamais été offert avant dans cette qualité des marchandises.

CE MAGASIN est connu depuis des années pour le genre et la qualité des marchandises qu'il vend, et vous serez sans aucun doute surpris quand vous verrez les prix ci-dessus.

H. B. Stevens & Co.
—LIMITED—
710-712 Rue du Canal.
29dec—

"Prenez l'habitude d'économiser, elle est bonne."

Commencez aujourd'hui à cultiver l'habitude de mettre de côté et voyez combien vous grossissent dans une année les sommes qui sont déposées dans une Caisse d'Epargne.

Vos bonnes obligations 3 1/2 0/0 d'intérêt composé sont annuellement sur vos épargnes, telles on considérables de...

LA GERMAN-AMERICAN SAVINGS BANK & TRUST CO.,
637 RUE DU CANAL

La Banque d'Epargne de la rue du Canal.

18 déc—3m—mar jeu dim

F. A. BRUNET,
IMPORTATEUR DIRECT.
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER.
313 ..... RUE ROYALE 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.
La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nlle-Orléans.
Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de nos marchandises comparées à celles des autres concurrences.
Les ordres de la campagne sont sollicités.
PHONE MAIN 4360.

Un Assortiment Complet de Cadeaux Sortables pour les Fêtes, tels que
Bracelets, Montres en Or, Belles Pendules et Statues, Bijouterie Artistique, Orfévrerie d'Argent Massif et Nouveautés en Argent, Lorgnettes, Ombrelles et Cannes à Pommes d'Or, Objets d'Art Américains en Cristal Taillé chez
WM. FRANTZ & CO.,
JOAILLIERS ET OPTICIENS, 142 rue Carondelet.

UNITED STATES SAFE DEPOSIT AND SAVINGS BANK,
207 RUE DU CANAL

Nous désirons prévenir le public que nous avons ouvert un Département Commercial attaché à notre Banque d'Epargne régulière, et que nous recevons maintenant des comptes remboursables par chèques.
Comptes sollicités des Marchands, Manufacturiers, Commerçants en Gros, Détaillants et particuliers. Une prompte attention et toutes les facilités compatibles avec un commerce de Banque conservateur y seront accordées.
3 1/2 0/0 sur les Dépôts d'Epargne

OFFICIERS :
A. B. Wheeler, Président. — Wm F. Pinckard, Troisième Vice Prés.
George F. Agar, Premier Vice Prés. — W. L. Miltenberger, Caissier.
H. T. Howard, Deuxième Vice Prés. — J. B. Judas, Gardien.

CONSEIL DE DIRECTEURS :
Geo. P. Agar, A. B. Marionis, Robert Moore,
H. T. Howard, Louis F. Bico, H. H. Baker,
William F. Pinckard, George Dénegre, Alex. L. Black,
T. H. Lyons, Charles A. Pardue, Isaac Delgado,
A. B. Blakely, Felix J. Feiz, A. B. Wheeler.
22 déc—1 mois—dim mar jeu

DIAMANTS, MONTRES, Bijoux en Argent et Or Massif.
A. M. HILL,
635 rue du Canal.
1a sept—